



— Mon maître fait demander au comte ce qu'il pense
de sa meute de chiens.

(p. 4496)

LIVRAISON 565

— Pas grand'chose, tout le monde reste sur ses positions Les mineurs refusent de reprendre le travail si on ne leur donne pas les cinq sous de l'heure qu'ils réclament; Schneider ne veut pas céder; Waldeck a offert en vain, son arbitrage...

— Qui donc nous a envoyé la note d'hier, sur le mouvement?

— Symian.

— Il est tout seul, là-bas?

— Non, avec Roldes; c'est ce dernier qui organise l'exode des mineurs.

— Voilà encore un beau papier à faire, ma petite. Qui donc va le faire? Zola?

Ce dialogue avait lieu dans le bureau de Clemenceau à « l'Aurore », entre celui-ci et Mlle d'Harcourt.

— Zola?... Je ne crois pas, il est très occupé par « Germinal » qu'il compte nous donner avant peu; il est aussi là-bas, vous savez pour se documenter, comme il l'a déjà fait dans le Nord.

— Quel homme que celui-là! Depuis Balzac, nous n'avons eu aucun écrivain de mœurs sociales, d'une telle force. Et dire que nul n'a jamais été aussi attaqué, aussi vilipendé !...

— Mais n'est-ce pas naturel? répondit Léone d'Harcourt. Cette œuvre est justement trop puissante, trop vigoureuse, trop véridique pour pouvoir être acceptée sans résistance. C'est une nourriture trop forte pour nos cerveaux qui ne veulent pas voir les laideurs de la vie... Croyez-vous vraiment, patron, que si les socialistes, avec Symian et Roldes, organisent « la marche des crève-la-faim » sur Paris, ce soit par un souci esthétique ou même parce qu'ils croient que cette vue éveillera la pitié au cœur des masses de France?...

« Non, c'est parce qu'ils savent que les bourgeois, les boutiquiers, les repus de toutes les classes, sentiront

la peur les fouailler, les prendre au ventre, quand ils verront surgir, affamés, haillonneux, harassés, « les gueu-noires » vomis par les corons et les usines métallurgiques du Creusot.

« Et cette peur éveillera une réaction salutaire... Peut-être même suffira-t-il d'évoquer cette marche pour que le gouvernement intervienne résolument... Ah ! l'animal humain est terriblement lâche ! Nous en sommes tous là !... Il faut faire disparaître de nos rues tout ce qui peut évoquer la misère, le vagabond, le chemineau, sont pourchassés comme des criminels... Ah ! si l'on voyait s'étendre dans les rues un cortège de grévistes, ayant fait cinq ou six jours de marche pour gagner la capitale, si l'on voyait ces hommes, hâves, déguenillés, envahir les boulevards et les Champs-Élysées, quelle frousse, messeigneurs !... Et voilà pourquoi les livres de Zola qui vont pêcher leurs images dans les bas-fonds des usines ou des mines leur font peur...

— Très bien ! très bien ! savez-vous que vous auriez fait un très bon orateur, ma petite amie... Pourquoi diable ne vous êtes-vous pas faite inscrire au barreau, vous eussiez fait une très bonne avocate!...

— Moquez-vous, mon cher patron... Pourquoi pas?... Savez-vous que Cailly a demandé à Mlle Chauvin de l'assister ?...

— Mais est-ce que c'est possible ?...

— Je ne crois pas. Vous savez que la loi votée par la Chambre n'a pas encore été ratifiée par le Sénat; en somme, les femmes n'ont pas encore (1) le droit de plaider hors des chambres civiles et des tribunaux pour enfants, il faudrait un décret spécial du Sénat pour que Mlle Chauvin puisse plaider devant la Haute-Cour...

(1) En 1899.

« Ah ! pour en revenir au journal, Havas vient de publier une autre nouvelle : l'affaire Voulet-Chanoine est close. Les deux officiers assassins ont été fusillés par leurs propres soldats et le lieutenant Meynier, contrairement à ce qu'on avait cru, n'aurait été que blessé. On espère le sauver...

— Version officielle ? demanda Clemenceau.

— Sans doute...

— Alors, enregistrons sans commentaires. C'est une trop triste histoire pour revenir là-dessus...

— D'autant plus que Chanoine, le général, va encore être mis sur la sellette, pendant les séances de la Haute-Cour...

— Tout le monde connaissait ses attaches avec les monarchistes...

— Oui ; mais on vient de communiquer à la Commission une lettre dans laquelle il offrait ses services aux Orléans, en échange d'un titre de duc et d'une dotation pour sa fille... Et il a écrit cela, alors qu'il était ministre de la Guerre.

— Encore un caillou dans la mare aux grenouilles... Voilà qui ne va pas arranger les affaires des conspirateurs s'ils en étaient déjà à distribuer des titres et des places... Sur ce, allons travailler... Une édition spéciale pour les chantiers de l'Exposition, hein !... Et quelque chose de bien tapé...

— Bien patron !

En un envol de jupes, Léone d'Harcourt sortit de la pièce. Clemenceau resta seul, réfléchissant, ses regards perdus dans le vide.

Cette grève, en ce moment, était quelque chose de terrible... Elle faisait planer sur la vie politique une menace effroyable...

Puis, au bout d'un moment, il se leva, atteignit d'un

de ces gestes rageurs qui lui étaient coutumiers, son chapeau et sortit de la pièce.

Il allait voir Waldeck-Rousseau... Il saurait bien lui faire entendre raison... Si Schneider ne voulait pas accepter l'arbitrage gouvernemental, on le lui imposerait !... Il le fallait !

Et le vieux lutteur, sûr d'avance du résultat de sa démarche, car il était bien décidé à faire triompher sa volonté, sortit sur le boulevard et fit signe à un fiacre qui maraudait par là...

**

Là-bas, au Creusot, la grève continue.

Les ménagères voyaient chaque jour diminuer leurs ressources... De la ville ouvrière tout entière montait le même cri de misère. Les femmes envahissaient les rues, comme si leurs plaintes n'eussent pu tenir sous le plafond de leurs maisons. Une pluie fine tombait, mais elles semblaient ne point s'en apercevoir, elles s'appelaient sur les trottoirs, faisaient leurs comptes en public.

— Je n'ai plus de quoi payer le pain de la quinzaine !...

— Et moi donc, comptez un peu ; il me faudra encore vendre mes chemises !

— Dire, cria l'une le poing brandi, dans la direction de la ville haute, que j'ai vu ce matin leur bonne passer en calèche !... Oui, la cuisinière de Monsieur le Directeur allait au marché dans la calèche à deux chevaux ; elle allait chercher du poisson frais...

Une clameur monta. Cette bonne en tablier blanc, menée au marché dans la voiture des maîtres, soulevait l'indignation générale. Lorsque les ouvriers crevaient

de faim, lorsque les marchands n'osaient plus apporter leurs provisions dans la ville ouvrière, il leur fallait des vivres frais quand même... Ah ! le tour du pauvre monde viendrait !... L'injustice devenait trop grande ; puisqu'on leur retirait le pain de la bouche, ils exigeraient ce qui leur était dû et il faudrait bien qu'ils l'obtiennent !

Il faisait presque nuit ; la pluie redoublait, cependant elles emplissaient encore la rue de leurs larmes et de leurs lamentations, au milieu de la débandade glapissante des enfants...

Les femmes commençaient, elles aussi, à accepter la grève ; même celles qui, les premiers jours, avaient pleuré et supplié les hommes de reprendre le travail... Bien des fois, dans les pauvres logis, on se couchait sans souper. Et, cependant, en face des jours terribles qui commençaient, pas une plainte ne se faisait entendre. Tous et toutes obéissaient au mot d'ordre, avec un tranquille courage.

On leur avait promis la justice, ils l'attendaient religieusement. La faim exaltait les têtes, jamais l'horizon n'avait ouvert un au-delà plus large à ces hallucinés de la misère... Leurs économies étaient épuisées ; les directeurs ne céderaient pas, chaque jour aggraverait la situation et ils gardaient l'espoir... Un miracle les sauverait... Cette foi remplaçait le pain et les réchauffait.

Et c'était dans une atmosphère presque religieuse, qu'avaient lieu les réunions, présidées tantôt par Symian, tantôt par Roldes.

On constituait un bureau, l'un des hommes lançait des noms, les autres approuvaient en levant la main. Il y avait des remuements de chaises, on s'installait.

Puis, l'orateur frappait du poing sur la table pour appeler l'attention et il commençait d'une voix enrouée :

— Citoyens...

Ce qui faisait l'influence de Symian sur les ouvriers,

c'était la facilité de sa parole, la bonhomie avec laquelle il pouvait leur parler pendant des heures, sans jamais se lasser. Il ne risquait aucun geste, restait en face d'eux, lourd et souriant, les noyait d'un flot de paroles, les étourdissait jusqu'à ce que tous criassent :

— Oui, oui... tu as raison...

— Citoyens, reprenait-il, il faut faire quelque chose pour montrer au Gouvernement que les ouvriers veulent vivre... Organisons un exode monstre de tous les grévistes du Creusot sur Paris... Mes amis, vos femmes vont coudre vos musettes, dans trois jours, si le Gouvernement n'est pas intervenu, nous partirons sur le trimard jusqu'à Paris... Nous irons demander aux ministres, aux députés, au Président de la République, du pain, du pain, pour nos femmes et pour nos enfants... Dîtes, le voulez-vous mes amis... Ce sera la marche des « crève-la-faim »... Le voulez-vous ?...

— Oui... oui... oui... Vive Symian!... Vive la grève!

Dans un bruit de sabots, de gros souliers ferrés, les hommes se levèrent, quittèrent la salle.

C'en était fait!

La marche sur Paris était décrétée... Les hommes, pleins d'un nouvel espoir, s'apprêtaient au départ et des bribes d'Internationale flottaient par-dessus les têtes, en un flot mouvant de paroles rythmées par la marche scandée des grévistes...

Cette nouvelle, portée à Paris par le télégraphe produisit une profonde sensation. L'évocation de l'arrivée des « gueules noires » fit passer un frisson sur les échinés parisiennes.

Les parlementaires s'émurent...

Quoi! Laisserait-on arriver cette foule déguenillée, affamée par trois semaines de grève jusqu'à la capitale... La laisserait-on même quitter le Creusot?... Que demandaient ces hommes après tout pour reprendre leur tra-

vail?... Cinq sous de plus par heure! Qu'on les leur donne!
Ce fut un cri unanime dans la population parisienne...

C'était à cette même heure, où frissonnaient les parisiens à l'évocation de l'arrivée de ces hordes d'un nouveau genre que Clemenceau pénétrait dans le cabinet de travail de Waldeck-Rousseau.

— Mais que voulez-vous que je fasse? s'exclama le ministre, aux premières paroles du tribun. L'arbitrage obligatoire n'est pas écrit dans nos lois! Schneider le refuse... Que puis-je?

— Eh bien! il faudra que l'arbitrage obligatoire soit écrit dans nos lois, voilà tout! riposta Clemenceau. Il le sera, moi, je vous le promets. En attendant, comme un industriel ne peut faire courir un danger de ce genre à la France, comme c'est lui qui est, cette fois, le fauteur de désordre, en se refusant à une augmentation jugée rationnelle et nécessaire, le Gouvernement doit l'obliger...

— Oui... oui... c'est facile à dire, reprit le Président du Conseil. Mais Schneider est une puissance avec laquelle nous devons compter.

— En République, tonna Clemenceau, il n'y a pas de puissances dans l'Etat, tous sont égaux devant la loi... Réfléchissez, Monsieur le Président et réfléchissez vite... Il faut que le conflit du Creusot se résolve avant ce soir. Il ne faut pas que le peuple entier d'une ville, asservi à une seule société, à une seule compagnie, puissante entre toutes, puisse être, par les maîtres de cette société, réduit au désespoir... Vos Schneider, en l'occurrence, agissent comme les barons de l'époque médiévale... Mais nous sommes à l'aube du XX^e siècle; tous les hommes ont le droit de vivre... Et c'est une si pauvre vie que celle de ces pauvres gens!

— Soit ! dit le Président du Conseil, vous m'avez convaincu ; je vais télégraphier à Schneider... Nous saurons, je l'espère, lui imposer notre volonté...

Dès le lendemain, en effet, toutes les difficultés s'aplanissaient. Les dirigeants du Creusot s'inclinaient devant la volonté gouvernementale et acceptaient l'arbitrage du Gouvernement.

Quelques jours plus tard, les grévistes, ayant reçu satisfaction, reprenaient le travail et la paix revint peu à peu dans les esprits...

CHAPITRE DL

UNE ARRESTATION INATTENDUE

Marie Lejeune avait apporté avec elle, dans la maison Schack, de nouveaux soucis.

Yvonne avait essayé — avec peu de succès d'ailleurs — de calmer Madame Schack qui était complètement hors d'elle-même. Le médecin arriva enfin et ausculta la malade.

— Rien de grave, opina l'Esculape débonnaire. Cette jeune femme est dans un état de surmenage fébrile. En se soignant bien, elle se remettra très rapidement.

Yvonne se chargea de la soigner.

En effet, Marie se remit peu à peu. Mais elle ne voulait pas se lever.

— J'ai un désir presque morbide de me reposer, se lamentait-elle.

— Vous n'avez qu'à rester couchée.

— Mais je vous cause tant d'embarras !

— Le dérangement que vous occasionnez est parfaitement insignifiant et je vous soigne avec plaisir. Reposez-vous tant que vous en ressentirez le besoin et tout ira bien.

— Oui, tout ira bien, répéta Marie.

Puis elle avoua :

— Yvonne, le calme est revenu dans mon âme troublée. Les luttes douloureuses sont terminées et la raison a remporté la victoire sur mon aveugle passion.

— J'en suis contente pour vous, Marie, car c'est pour votre bien.

Marie lui saisit la main qu'elle pressa avec une brusque effusion.

— Pardonnez-moi, Yvonne, d'avoir pensé du mal de vous. Tâchez d'oublier ce que je vous ai fait.

— Je l'ai oublié depuis longtemps, Marie, répondit l'autre d'une voix pleine d'indulgence. N'y pensez plus ; que le passé soit mort à jamais !

Marie, une lueur de doute dans ses yeux rougis, le promit.

Mais Yvonne s'aperçut bientôt que les pensées de la malheureuse, comme des papillons autour d'une flamme, tournaient toujours autour du même sujet, et qu'elle n'arrivait pas à s'en détacher. Parfois, elle demandait à Yvonne si M^e Augat lui avait fait savoir comment allaient les affaires de son mari.

Chaque fois Yvonne devait lui répondre qu'elle n'avait plus entendu parler de rien.

Mais elle savait par les lettres de son mari que l'enquête stagnait.

Hugues lui écrivait :

« Je peux à peine attendre la fin de cette enquête, qui n'avance pas. Depuis des semaines, on ne m'a jamais plus interrogé. Que deviendrais-je ? Je crains que mon affaire ne traîne pendant des années encore, et l'attente est atroce ! Je souhaite ardemment une certitude car, qu'elle qu'elle soit, elle sera pour moi une délivrance. »

Yvonne n'était pas de son avis. Elle redoutait un verdict sévère qui détruirait son espoir de revoir bientôt son mari.

Son cœur déchiré souffrait indiciblement à l'idée qu'il resterait en prison. Elle avait cru qu'on arrêterait Dubois et que la cause de son mari prendrait une meilleure tournure. Mais ses illusions s'étaient dissipées. On ne mettrait certainement pas la main sur le gremlin qui était sans doute à l'étranger depuis longtemps.

Un jour, Marie en reparla :

— Si seulement, je savais où il se tient caché, dit-elle.

— Ne vous a-t-il pas dit en quittant Paris, où il irait ?

Marie eut un geste de dénégation :

— Il s'est borné à me dire qu'il quittait la métropole pour un voyage d'affaires de quelques semaines, sans d'ailleurs m'en préciser le but. Il ajouta qu'à son retour il viendrait me retrouver ici et qu'alors nous irions ensemble à l'étranger. Il y est probablement parti sans moi. Cela vaut sans doute mieux. Je me suis rendue compte qu'il n'était pas sincère avec moi. Figurez-vous que, depuis son départ, il n'a pas daigné m'adresser une seule carte, ni donner le moindre signe de vie. Elle soupira profondément et ajouta d'une voix vibrante :

— Je ne le reverrai probablement plus dans cette vie !

— Mais vous m'aviez dit, Marie, que vous ne vou-

liez pas le revoir et je croyais que les combats qui se livraient dans votre âme avaient pris fin ?

— Oui, mais il m'en est resté une plaie profonde. Je sens que je ne guérirai jamais de cette déception, la plus douloureuse de ma vie.

Yvonne ne trouva rien à lui dire pour la consoler. Elle était d'ailleurs trop absorbée par ses propres soucis, non moins angoissants que ceux de la malheureuse Marie.

Elle avait compris, maintenant, pourquoi son mari désirait en finir avec une attente qui minait ses nerfs et sa santé. Elle aussi, aurait voulu en avoir le cœur net. Mieux valait savoir à quoi s'en tenir plutôt qu'une pareille torture ! Une fois qu'il aurait expié, ils recommenceraient ensemble une vie nouvelle, une vie pleine de travail et d'honnêteté où ils répareraient leurs fautes.

Elle songea à retourner chez M^e Augat pour lui demander d'éperonner, autant que possible, les lenteurs de la justice. Mais elle ne trouva pas le courage de se rendre chez lui, elle savait que cette entrevue serait pénible pour tous les deux. Et, chaque matin, elle la remettait au lendemain.

Dubois, qui s'était installé dans un autre quartier de Paris sans se déclarer à la police, avait cru le moment propice venu pour sortir de sa cachette.

Il avait réellement l'intention de se rendre à l'étranger ; mais il ne voulait pas partir sans s'être approprié l'argent de Marie. Il n'avait pas entendu parler de son arrestation.

Il s'était enfui de la petite chambre de Mme Lejeune dès qu'il avait eu éventé la mèche. Il était temps, car les policiers s'y étaient présentés une heure après son départ.

Peu à peu, il avait pu se rendre compte qu'on avait renoncé à le poursuivre et il avait résolu d'aller à Epinay pour parler à Marie. Il croyait pouvoir se rendre sans

danger dans la maison Schack puisque, seule, Marie l'y connaissait.

.....

Un jour, Yvonne vint vers Mme Schack pour lui déclarer :

— Il faut que j'aie vu M^e Augat. J'ai absolument besoin de lui parler.

— Allez-y aujourd'hui. En partant tout de suite, vous pourrez être en ville à six heures et le cabinet de M^e Augat reste ouvert jusqu'à sept heures,

— Oui, en effet. Vous n'aurez pas besoin de moi ?

— Non, pas cet après-midi.

— Eh bien, j'irai. Je serai de retour vers huit heures.

Elle monta à sa chambre pour s'habiller. Elle venait d'enfiler son manteau quand on frappa à la porte. C'était Renard.

— Mademoiselle, un monsieur vient d'arriver, dit-il d'un air mystérieux. Il voudrait parler à Mlle Lejeune.

— Vous a-t-il dit son nom ?

— Je le lui ai demandé. Mais il m'a répondu que ce n'était pas nécessaire de l'annoncer et qu'il suffisait de dire à Mlle Lejeune qu'un de ses vieux amis désirait lui parler.

— Un de ses vieux amis ? scanda Yvonne avec emphase. Je ne sais pas si nous devons le faire monter chez elle : Elle se sentait très lasse cet après-midi et elle vient de s'endormir.

Après un instant de réflexion, elle demanda subitement :

— Comment est-il ?

Le valet lui fit une brève description du visiteur et Yvonne pensa : « C'est peut-être Dubois ? »

— Où attend-il ?

— Dans le vestibule.

— Faites-le entrer dans le salon et dites-lui d'attendre un quart d'heure.

— Dois-je lui dire que Mlle Lejeune est souffrante ?

— Non, ne dites rien. Mais faites en sorte qu'il ne parte pas.

— C'est entendu, Mademoiselle, promet Renard qui descendit dans le vestibule.

Yvonne attendit quelques minutes. Puis, à l'instant même où elle entendit que le valet ouvrait la porte du salon elle sortit et se pencha sur la rampe de l'escalier.

Elle reconnut aussitôt Dubois. Elle sentit le sol se dérober sous elle et ce fut à grand'peine qu'elle parvint à étouffer le cri de surprise qui lui montait à la gorge.

Telle était sa consternation qu'elle resta le visage penché et les yeux démesurément ouverts fixés sur la porte derrière laquelle le coquin venait de disparaître.

— Que faire ? se demanda-t-elle, quand elle eut un peu recouvré ses esprits.

Elle réfléchit un instant. Puis, soudain, elle se frappa le front et se précipita dans la chambre de Mme Schack :

— Madame, Dubois vient d'arriver ici pour parler à Marie... C'est ce Dubois que la police recherche avec tant d'ardeur. Permettez-moi de téléphoner à M^e Augat pour qu'il demande à la police de venir l'arrêter.

— L'arrêter dans ma maison ?

— Les agents n'ont pas besoin de pénétrer dans la maison. Je demanderai à M^e Augat de leur dire qu'ils ne mettent la main sur lui qu'à l'instant où il quittera votre demeure.

— Faites comme vous voudrez.

D'un geste nerveux, Yvonne décrocha le récepteur et elle eut bientôt la communication.

M^e Augat manifesta une surprise joyeuse en apprenant la bonne nouvelle :

— Sacrebleu ! Le voilà enfin tombé dans le piège ! s'exclama-t-il. Prenez garde qu'il ne vous échappe pas. Je fais immédiatement les démarches nécessaires. Dans une demi-heure, les agents seront à Epinay... Prendre des égards pour les occupants de la maison et ne pas troubler leur repos?... Vous dites des bêtises, chère Madame. L'essentiel, c'est d'attraper ce misérable ! tout le reste importe peu. A bientôt !

Yvonne raccrocha et répéta la réponse de M^e Augat à Mme Schack :

— Je vais attendre les policiers devant la porte, dit la jeune femme et je leur demanderai de n'arrêter Du-
bois qu'à l'instant où il sortira de chez vous.

— Ce serait très gentil de votre part, Yvonne. Et pour qu'il ne reparte pas, allez dire à Marie de le recevoir et de le retenir aussi longtemps que possible.

Yvonne parut hésitante :

— Je ne sais pas si c'est sage, Madame.

— Certainement oui. Seulement, il ne faut rien lui dire de ce qui attend son fiancé.

— Je ne me sens pas la force de parler à Marie.

Mme Schack sonna et Renard parut.

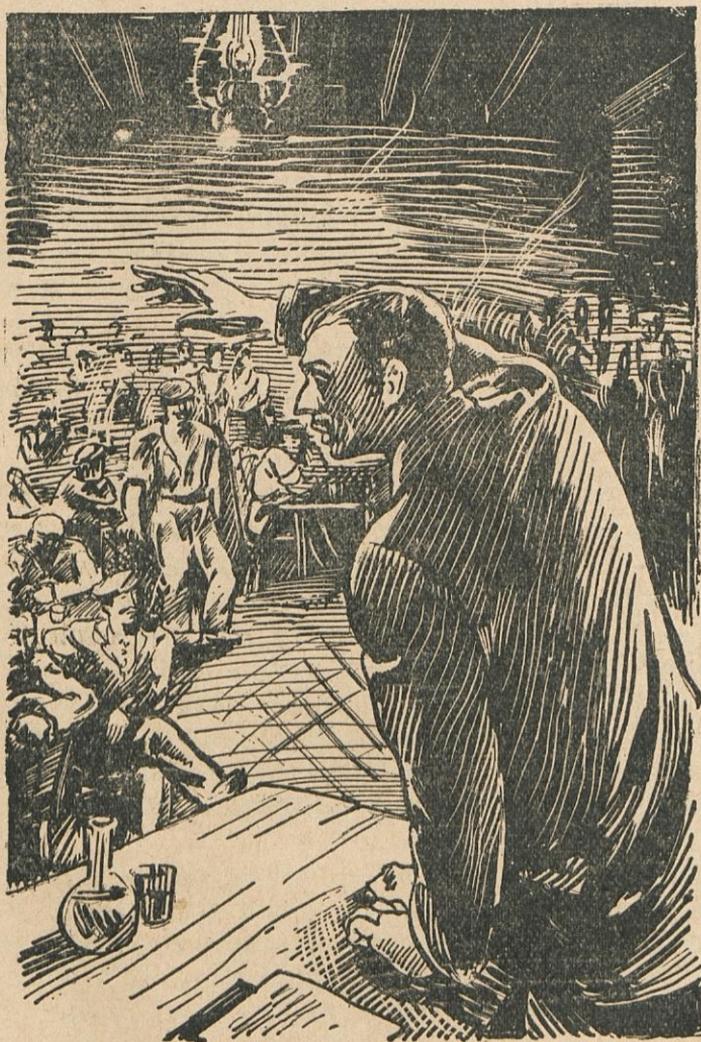
— Allez annoncer le visiteur à Mlle Lejeune.

Yvonne suivit le valet quand celui-ci quitta la pièce.

— Pour parer à toutes les éventualités j'ai fermé la porte d'entrée à clé, dit-elle en revenant quelques minutes plus tard. Puis, elle s'approcha de la fenêtre et regarda dans la rue en essayant de sonder le silence qui régnait de nouveau dans la maison.

Soudain, elle entendit des pas.

— Il monte chez Marie, se dit-elle. Et, comprimant à deux mains son cœur angoissé, elle s'approcha du fau-



*L'orateur frappait du poing sur la table et commençait :
— Citoyens.....*

(p. 4519)

teuil de Mme Schack qui se trouvait à proximité de la fenêtre.

— Ce que je viens de faire, n'est-il pas cruel? dit-elle.

Sa voix était frémissante et entrecoupée, ses traits couverts d'une pâleur intense.

Mme Schack leva ses deux mains et Yvonne se pencha vers elle.

Les mains de la malade se posèrent sur sa tête et l'attirèrent doucement vers elle, tandis que les lèvres pâles de la vieille femme effleurèrent son front :

— Calmez-vous, ma chère enfant, vous avez très bien agi. Ce que vous avez fait, vous l'avez fait non seulement dans l'intérêt de votre mari, mais aussi dans celui de votre infortunée collègue.

Yvonne s'approcha de la fenêtre et son regard inquiet tomba sur la rue déserte.

Elle resta ainsi durant de longues minutes. Dans la chambre s'entendait le seul tic-tac de la pendule qui, avec sérénité, découpait le temps en menues tranches dégales. A un certain moment, Mme Schack demanda :

— De quoi peuvent-ils parler pendant si longtemps?

Yvonne haussa les épaules. Soudain, elle s'exclama :

— Je vois deux hommes qui s'approchent de notre maison. D'après leur allure, on pourrait les prendre pour des policiers. Je vais descendre.

Elle quitta la pièce sur la pointe des pieds. Comme elle fermait la porte derrière elle, la sonnette strida.

Dubois venait de se lever pour prendre congé de Marie. Le bruit de la sonnette l'intrigua. Il parut hésiter à sortir sur le palier. Marie remarqua que son visage était soudain devenu tout pâle et qu'il se mordillait les lèvres.

— Qu'as-tu? demanda-t-elle avec sollicitude.

— Rien, fit-il brièvement, sans la regarder.

Pendant les quelques minutes de leur entrevue, il avait réussi à dissiper tous les soupçons qu'elle avait accumulés contre lui.

Soudain, un pas ferme fit gémir l'escalier. Dubois sentit l'angoisse l'étreindre et une sueur glacée perla sur son front.

Marie eut la brusque sensation qu'une catastrophe terrible était imminente. Une vive émotion se glissa dans son cœur et elle ne put rester tranquille dans son fauteuil. Elle s'approcha de Dubois qui tenait le bouton de la porte en écoutant les rumeurs de la maison.

— Dis-moi ce que tu as ? demanda-t-elle d'une voix pleine d'inquiétude.

Il fit un geste impatienté. Puis il chuchota :

— Je ne voudrais rencontrer personne dans cette maison.

Elle posa sur lui un regard anxieux, puis recula d'un pas en secouant la tête :

— Va-t-en, je t'en prie, dit-elle d'un timbre suppliant.

Mais il ne bougea pas.

Dans le vestibule, on entendait des voix sourdes, qui remplirent Dubois des plus terribles pressentiments.

Il pensa : « Je me suis jeté dans cette maison comme dans une souricière ».

— Vas-tu enfin partir ! insista Marie.

Au même instant, on frappa à la porte qui s'ouvrit immédiatement un homme pénétra dans la pièce.

Marie fut prise d'épouvante, elle entendit encore cet homme dire : « Je suis commissaire de police », puis elle tomba sans connaissance.

— Mon Dieu ! on l'a arrêté dans ma maison, dit en gémissant Mme Schack.

— J'ai tenté par tous les moyens d'éviter cela, répartit Yvonne, pâle d'émotion, mais comme il n'est pas sorti de la maison, les policiers n'ont pas voulu attendre davantage. Ils craignaient qu'il ne leur échappât.

— Et cette pauvre Marie qui a assisté à cette horrible scène ! Allez donc la voir, Yvonne, tâchez de la consoler.

— Je ne le peux pas, répondit-elle en posant son doigt replié sur sa bouche comme pour se contraindre au silence.

Le malheur qui venait de frapper Marie était bien trop affreux pour qu'on put lui apporter une consolation, quelle qu'elle fut. Yvonne se disait à elle-même : « De toute façon je ne le peux pas, moi qui suis cause de tout cela. Marie se rendra compte que c'est moi qui ai provoqué cela... elle va me haïr, elle me hait déjà sans doute.

Elle sortit furtivement de la chambre et envoya la bonne auprès de Marie.

Au bout de quelques minutes, la bonne revint et dit :
— Mlle Lejeune s'est évanouie.

En entendant ces mots, Yvonne, regrettant son hésitation, s'élança, suivie de la bonne, pour porter secours à la malheureuse Marie.

Elles la soulevèrent et la déposèrent sur le lit. Yvonne lui enleva ses vêtements afin qu'elle put respirer librement, puis ouvrit les fenêtres.

— Restez auprès de mademoiselle, dit-elle tout bas à la bonne, je vais aller chercher le médecin.

.....

La peur avait, de nouveau, rendu Marie malade.

Yvonne n'était pas admise près d'elle car Marie avait refusé catégoriquement de la voir. C'était donc la bonne qui se chargeait seule de la soigner.

— Dès que Marie sera guérie, elle quittera ma maison, dit à Yvonne Mme Schack ; je ne puis pas supporter les émotions qu'elle m'a causées.

— Ne la renvoyez pas, supplia Yvonne, elle a tellement besoin à présent de votre protection.

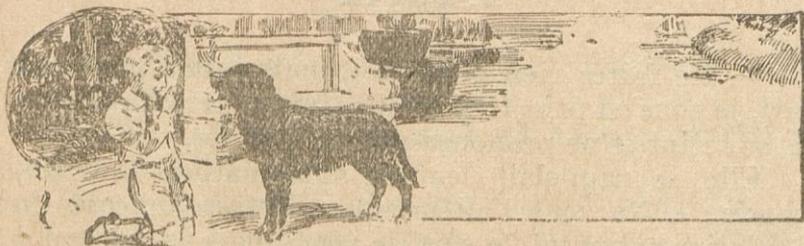
— Mais je ne peux pas la protéger du tout — je ne peux absolument rien pour elle, car elle s'écarte de nous avec entêtement. Sa conduite est étrange. Pourquoi s'oppose-t-elle, par exemple, à ce que vous vous la soigniez ? Vous venez à elle avec la meilleure volonté de lui être utile, de lui rendre service et elle, elle vous traite comme une ennemie.

Mme Schack semblait être excédée et désireuse d'en finir. Plus calme, son interlocutrice, la regarda lentement et lui dit avec beaucoup de douceur :

— Il faut être patient avec elle.

Mme Schack, suivant le cours de ses pensées, regardait devant elle, puis elle dit d'une voix oppressée :

— Je ne sais pas très bien quel service pourra lui rendre notre patience, mais je crains fort qu'un jour elle nous précipite dans le malheur. C'est ce que je veux éviter à tout prix. Il ne faut donc pas chercher à lui rendre service d'une manière quelconque. Elle n'a rien à y gagner ; nous avons tout à y perdre !



CHAPITRE DLI

LE BONHEUR REVIENT...

Yvonne cependant était allée chez M^e Augat. Cela ne lui avait pas été facile et une certaine inquiétude l'étreignait lorsqu'elle entra dans son cabinet.

L'avocat la reçut aimablement; il était de la meilleure humeur du monde.

— Une fois de plus, vous vous êtes montrée fort avisée dans votre travail, dit-il sur un ton de louange. En ce qui concerne l'affaire de votre mari, il est du plus haut intérêt que nous comprenions ce qui concerne Dubois. L'enquête va avancer rapidement maintenant, je pense que nous pourrons bientôt entrer en pourparlers d'ici quelques semaines. A ce moment-là, je crois pouvoir faire quelque chose en faveur de votre mari.

Yvonne le regarda de ses grands yeux bruns pleins de reconnaissance.

— Je mets toute mon espérance en vous, monsieur...

— Vous pouvez avoir confiance, je ferai tout ce que je pourrai, à cause de vous.

Yvonne gênée par ce regard qu'elle sentait plein d'admiration, baisa les yeux. Elle fut sur le point de rectifier :

— Ne faites rien pour moi, mais faites pour mon mari, je vous en prie, tout ce que vous pourrez; pourtant elle se retint et ne prononça pas ces paroles.

Elle se rappelait les recommandations de Mme Schack : « Ne vous l'aliénez pas. Entrez amicalement en relations avec lui, le sort de votre mari en dépend ».

Oui, elle voulait être adroite.

— Faites-moi la grâce de venir me voir un soir, chez moi, Madame Melan, j'aimerais tant avoir un jour le plaisir de vous recevoir.

Jamais l'avocat ne s'était montré aussi entreprenant. Jamais ses désirs n'avaient été exprimés d'une manière aussi directe. Ah! comme le caprice de cet homme semblait passer avant l'intérêt de l'affaire!

Elle leva vers lui ses yeux pleins de regret et répondit :

— Je n'ai malheureusement pas beaucoup de temps à moi, maintenant, j'ai deux malades à la maison qui ont sans cesse besoin de mes soins. Dès que Mlle Lejeune se sentira mieux, je tâcherai d'être libre un soir.

— J'espère que ce sera bientôt.

Elle ne répondit rien.

Lorsqu'elle prit congé de lui, il lui répéta une fois encore :

— Téléphonnez-moi si vous avez du temps à vous... Je pourrais peut-être, aussi, vous écrire? Vous vous rendriez libre pour me retrouver?

— Si cela m'est possible d'une façon quelconque, oui. Mais il ne faudra pas m'en vouloir si je ne peux pas.

Elle disait cela avec cette arrière-pensée : « Je pourrai toujours donner le prétexte de ne pas avoir le temps ».

— Vous pouvez très certainement rendre cette chose

faisable, dit-il et il lui serra la main si fortement qu'elle en éprouva une violente douleur.

— Mon Dieu! si seulement cet homme pouvait me laisser en paix, pensa-t-elle.

Dès le lendemain, elle reçut une lettre de lui.

« Je me suis rendu auprès de votre mari, disait-il, il m'a chargé de ses compliments pour vous. Venez donc demain soir au café Prunier, je vous y attendrai pour vous tenir au courant de la conversation que j'ai eue avec votre mari. J'ai beaucoup de choses à vous dire.. »

En recevant cette missive pressante, Yvonne se sentit tout à fait incapable de se rendre dans ce café. Ce rendez-vous était par trop compromettant. Qu'allait-elle faire?

— Que faut-il que je fasse? demanda-t-elle à Mme Schack, à qui elle avait donné la lettre à lire.

— Y aller! répondit celle-ci d'un ton décidé. Et surtout ne pas vous envelopper dans votre vieux manteau sombre. Il faut que sous soyez élégante — il faut que vous le ravissiez. Ah! Yvonne, une femme jeune et jolie peut tant de choses. Vous verrez bien quelle preuve de son amour il cherchera à vous donner, en s'occupant de votre mari, dans le seul but de s'imposer à vous.

Et Yvonne s'en fut au rendez-vous.

Mais elle y allait uniquement pour avoir des nouvelles directes de son mari.

Mais M^e Augat n'en parla que d'une manière fort superficielle et évasive.

— Il me semble qu'il a pris son parti de la situation, il m'a fait une impression très satisfaisante; le moral semble relativement bon.

— L'incarcération ne l'a-t-elle pas considérablement déprimé? demanda Yvonne avec inquiétude.

— Non, il semble assez gai et en bonne santé. Je

crois qu'il attache moins d'importance à la chose que vous-même. Il attend des jours meilleurs.

Yvonne regarda l'avocat avec méfiance. Elle ne croyait pas ce qu'il venait de lui dire, car elle savait, par ses lettres, qu'il avait été malheureux, qu'il avait beaucoup souffert, tant au physique qu'au moral.

Décidément, les services que pouvait lui rendre cet avocat étaient bien limités. Elle ne pouvait même pas savoir la vérité. Il y avait, cependant, encore une chose, pour laquelle il pouvait être utile :

— Ne pourriez-vous pas, maître, me donner le moyen de rendre visite à mon mari? lui demanda-t-elle, les yeux pleins d'une ardente prière.

— Certainement, je le peux. Si vous vous montrez tout-à-fait gentille avec moi, ce sera votre récompense?

Yvonne n'avait pas prévu cette réponse. Elle se dit l'âme désespérée : « Que cet homme est donc monstrueux! » Elle trouva néanmoins la force de faire un sourire.

— Ne suis-je donc pas gentille?

Il mit effrontément sa main sur la sienne et la regarda dans les yeux avec une telle insolence qu'elle en devint toute rouge.

Elle retira vivement sa main et fronça les sourcils; son visage prit une expression de profond mécontentement.

— Ah! mon Dieu vous voilà encore fâchée — que vous êtes donc susceptible! Comment faut-il que je fasse avec vous? Je prends, pourtant, tellement de précautions!

— Il n'y a pourtant pas tant de précautions à prendre, maître, je ne suis pas du tout susceptible.

Elle avait dit cela avec un certain manque d'assurance, et M^e Augat considéra ce fait comme un signe d'encouragement.

Il se rapprocha d'elle et appela le garçon pour lui commander une bouteille de Champagne.

— Pourquoi cela ? interrogea Yvonne, ce n'est pas une fête pour que nous sablions le champagne.

Il se mit à rire.

— Mais si, c'est une fête, c'est une fête lorsque nous sommes ensemble. Le champagne rend gai, et il faut que nous soyons gais.

Yvonne se replia sur elle-même; elle se sentait de moins en moins apte à jouer le rôle qu'elle s'était imposé. Elle but quelques gorgées du champagne qu'il lui versa; mais la gaîté ne vint pas. Bien au contraire, elle devint de plus en plus sombre et taciturne.

— Elle est évidemment charmante à voir, mais elle n'a pas de tempérament. Elle est sotte et ennuyeuse, pensait M^e Augat, en l'observant.

Il n'en continua pas moins à lui faire la cour.

Le soir, Yvonne rentra chez elle, lasse et contrariée, de ne pas même avoir obtenu le peu qu'elle désirait.

Le lendemain matin, elle dit à Mme Schack :

— Cette soirée a été lamentable ! Dieu me préserve de nouveaux rendez-vous avec M^e Augat, ils me sont tout simplement insupportables. A quoi veut-il donc m'amener ? Je me passerai bien de ses services. Il finira bien par faire son devoir, même si je m'écarte de lui. Que peut-il donc vouloir de moi ?

— Vous lui plaisez, il vous désire.

— Mais je ne veux pas lui plaire ! dit-elle en sursautant d'indignation.

— Il vous fait la cour, Yvonne, vous pouvez tranquillement le laisser continuer ; vous pouvez, au besoin, le laisser vous caresser un peu.

— Non ! mille fois non ! j'aimerais infiniment mieux qu'il ne s'occupât plus de moi.

Elle se mit au travail et aida à la toilette de Mme Schack.

A l'ordinaire, elle travaillait d'une main légère et adroite, aujourd'hui, au contraire, elle se sentait à la fois malhabile et fatiguée. La veille au soir, elle s'était couchée fort tard et en proie à un violent mal de tête. Le sdommeil ne venait pas. C'était la faute du champagne offert par M^e Augat. Elle se trouvait mal à son aise, sans grand courage. Le petit déjeuner qu'elle prit, en compagnie de Mme Schack, lui sembla mauvais. Elle étouffait à chaque bouchée. Ce pain blanc qu'elle mangeait à contre-cœur lui pesait sur l'estomac comme un plomb, car la malheureuse femme se disait que le seul déjeuner de son mari ne se composait que d'une soupe de farine de seigle et d'un morceau de pain noir. M^e Augat lui avait révélé ces choses la veille. Elle cherchait à imaginer ce qui se passait dans la prison, tous les tourments inconnus auxquels son mari était en butte, ses sombres accès de désespoir dont elle eût voulu le consoler. Hélas ! cette faible joie lui était interdite : on lui défendait même d'entrevoir le prisonnier !

Toutes ces pensées lui enlevaient l'appétit et la rendaient encore plus malheureuse.

Vers la fin de l'après-midi, il arriva un télégramme pour Marie. Nina le lui porta dans sa chambre.

Au bout d'un instant, Yvonne se rendit compte que quelqu'un venait de sortir de la maison. Elle sonna Nina et lui demanda vivement :

— Qui vient de sortir à l'instant ?

— Mlle Lejeune.

— Elle la regarda avec surprise.

— Ne vous trompez-vous pas, Nina ? Mademoiselle est malade.

— Non, je ne me trompe assurément pas, elle ne savait pas si elle reviendrait aujourd'hui.

Que pouvait signifier cela ?

Si elle avait eu vraiment l'intention de ne pas revenir de la journée, elle aurait dû dire au revoir à tout le monde.

Yvonne, perplexe, se demanda si elle devait apprendre cela à Mme Schack. Enfin elle prit la décision de ne pas en parler, car elle savait que celle-ci s'indignait à toute occasion de l'étrange conduite de Marie.

Le lendemain matin, Marie revint.

Elle pénétra dans la maison au moment même où Yvonne sortait de la chambre de Mme Schack.

— Où avez-vous été, Marie? interrogea Yvonne avec une curiosité bien compréhensible.

— Chez mon fiancé!

Elle attendit, en silence, que ces mots eussent produit leur effet, puis elle ajouta avec un mélange de joie et d'orgueil :

— Il est libre.

Yvonne, intriguée, lui demanda :

— Comment cela peut-il se faire?

Marie eut un petit rire sec et cruel.

— Vous ne vous attendiez pas à cela, n'est-ce pas? Eh bien! on a facilement pu mettre en évidence qu'il avait été injustement accusé.

— Je ne me suis livrée à aucune accusation injuste, dit, pour se justifier, Yvonne qui se sentait directement visée par ces paroles.

Marie lui jeta un regard de mépris.

— C'est vous qui l'avez dénoncé à la police. C'est ignoble de votre part, je ne vous le pardonnerai jamais. C'est fini, nous allons suivre chacune notre chemin; je quitte cette maison aujourd'hui même et j'espère bien ne plus jamais vous revoir.

Yvonne n'eut pas la force de répliquer.

Elle partit précipitamment dans sa chambre. Des sanglots lui serraient la gorge. Le front brûlant, les

tempes battantes, elle se sentait affreusement déchirée par l'accusation qu'on venait de lui jeter à la face.

Peut-être, en effet, avait-elle agi mal à propos.

De chez elle, elle entendit Marie qui, dans sa chambre, préparait ses valises et, bientôt après, Renard monta l'escalier. Il entra dans la chambre de Marie et enleva les colis.

Elle entendit ensuite Marie qui sortait de sa chambre.

Yvonne se rendit à la fenêtre pour la regarder partir.

Une voiture était arrêtée devant la maison ; Renard y déposa les bagages.

Cependant Marie ne sortait pas.

— Elle se trouve chez Mme Schack, pensa Yvonne. Elle se dit aussitôt qu'une discussion provoquée par Marie pouvait éclater. Elle attendit, que Mme Schack lui donnât l'ordre de venir, mais ce qu'elle prévoyait n'arriva pas. Personne ne l'appela.

Alors la pauvre Yvonne fut prise, tout à coup, de la crainte que Mme Schack ne lui en voulût, à la fin, à elle aussi. Pourquoi le ressentiment qu'elle manifestait, si ouvertement, en ce qui concernait Marie, ne se serait-il pas étendu à elle ?

De longues minutes s'écoulèrent avant que Marie ne descendit et prit place dans la voiture.

Yvonne reprit tristement son travail quotidien en pensant aux dangers qui la menaçaient peut-être. Le malheur pouvait-il s'abattre une fois de plus sur elle ?

La matinée passa sans que Mme Schack l'eut fait appeler. Elle reprit espoir.

Elle se hâta d'exécuter son ouvrage pour se délivrer, par une occupation matérielle, des tourments de son pauvre esprit. Elle aurait voulu ne plus penser, ne

plus être. Mais, sans cesse, ses idées gravitaient autour d'une seule et même chose :

— Qu'est-ce que cela signifie? Pourquoi a-t-on relaxé Dubois...

Yvonne aurait volontiers téléphoné à M^e Augat pour lui demander des éclaircissements à ce sujet, mais c'était impossible, car l'appareil téléphonique se trouvait dans la chambre de Mme Schack et elle n'aurait jamais osé y aller.

Quelques instants avant le repas, Nina vint la trouver pour lui dire que Mme Schack la priait de lui faire monter à manger dans sa chambre. Elle ne se sentait pas bien et désirait ne pas être dérangée.

Elle ne répondit rien, elle n'osa pas même regarder le visage de Nina, laquelle savait vraisemblablement, aussi, tout ce qui s'était passé.

Au cours de l'après-midi, Renard monta dans sa chambre pour lui prendre le courrier de la journée.

— Mme Schack veut signer les lettres, elles seront ensuite mises à la poste. Désirez-vous sortir, aujourd'hui, mademoiselle Melan?

Yvonne répondit par un signe affirmatif.

— Oui, oui, je sortirai volontiers.

Vers cinq heures du soir, Renard rapporta les lettres signées, qu'Yvonne cacheta et mit immédiatement dans sa serviette.

— Il pleut, dit Renard, il fait également très froid, il faut vous couvrir bien chaudement, conseilla-t-il.

Elle sortit son manteau de l'armoire, Renard l'aidera à le mettre.

Mme Schack sait-elle que je sors, Renard?

— Oui, je le lui ai dit. Vous pourrez vous présenter chez elle quand vous reviendrez, dit-il.

— Ah! Dieu merci, elle consent donc à me voir et à me parler!

Du bureau de poste, Yvonne voulait téléphoner à l'avocat et, impatiente, elle y courut à toutes jambes.

Il pleuvait à seaux, mais elle n'y prenait pas garde.

Tête baissée, la serviette sous le bras, elle allait à grands pas, dans la direction du bureau de poste.

Au moment où elle arrivait devant l'édifice, elle entendit soudain, derrière elle, une voix bien connue l'appeler par son prénom.

Surprise au plus haut point, elle se retourna tout d'une pièce, ne pouvant en croire ses oreilles.

Son mari se tenait devant elle.

— Toi, Hugues! s'écria-t-elle stupéfaite.

Sans proférer une parole, il la contempla longuement, et lui serra la main comme s'il voulait la broyer.

Des gens entraient dans le bureau de poste, d'autres en sortaient, des curieux bousculaient le couple pour mieux le voir; eux ils ne faisaient attention à rien de ce qui se passait à l'entour, ils étaient tout à leur bonheur.

— Viens un peu de côté, demanda Hugues, et il ajouta presque en même temps : « tu as cependant quelque chose à faire au bureau de poste »; viens, nous allons régler cela, d'abord, ensemble ».

— Ah! les lettres, elles ont le temps. Viens!

Il la regarda d'un air interrogateur.

— Où cela? fit-il.

Elle eut un grand geste d'insouciance joyeuse :

— N'importe où, cela m'est égal...

Tendrement enlacés, ils marchèrent par les rues, le cœur joyeux, sans se dire une seule parole.

Enfin, Yvonne rompit le silence.

— Je suis infiniment heureuse de te retrouver. Es-tu complètement libre?

— Tout à fait libre, Yvonne, l'enquête contre moi, est suspendue.